

Wu Ming - Momodou

Wu Ming

MOMODOU

© 2008 by *Wu Ming*

Published by arrangement with Agenzia Letteraria Roberto Santachiara

La reproduction partielle ou totale de l'œuvre et sa diffusion par voie télématique sont autorisées, sous condition de fins non commerciales et de reproduction de la présente mention.

Nouvelle écrite pour l'anthologie *Crimini italiani*, établie par Giancarlo De Cataldo, Einaudi Stile Libero, 2008, et republiée dans *Anatra all'arancia meccanica*, Einaudi Stile Libero, 2012.

Traduction collective par Coralie Beck, Souhaïla Boudir, Irene Cacopardi, Estelle Carrara, Morgane Crotti, Isabelle Felici, Alessandra Giro, Hélène Martineau, Alain Pério, Silvia Pitasi, Bieke Van Camp, Andrea Zoccheddu, étudiants, doctorants et enseignante du département d'italien de l'Université Paul Valéry Montpellier.

Merci à Alain Le Saux pour sa relecture.

13.

La Gazzetta della Provincia

8 février 2008

**LÉGITIME DEFENSE : UN IMMIGRÉ MEURT DE LA MAIN
D'UN CARABINIER**

Le militaire était intervenu pour calmer une rixe

Il a été agressé et poignardé avant de tirer

Par Mimmo Lupetto

Tragique fatalité, hier matin à Campanise. Dans un immeuble du quartier de Sanbenedetto un carabinier a tué d'un coup de pistolet un immigré de Gambie qui l'avait blessé avec un couteau de cuisine. La victime s'était jetée sur le militaire intervenu pour calmer une rixe. Tout s'est passé à l'improviste, vers neuf heures, au 7 de la rue Ragucci. Dans un appartement du second étage, loué par plusieurs immigrés, une violente altercation éclate. Armé d'un couteau, Momodou Jammeh, vingt-sept ans, a tenté de se glisser dans le lit d'une femme dont il partageait, avec d'autres, le logement. Celle-ci, visiblement effrayée et bien qu'ignorant les véritables intentions de son compatriote, se met à crier à gorge déployée. Deux immigrés accourent pour l'aider et, s'étant aussitôt rendu compte de ce qui se passait, ils cherchent à convaincre Momodou d'abandonner ses intentions belliqueuses. En vain. Mais entre-temps, une personne, alertée par les hurlements, avertit les carabiniers par téléphone. Une patrouille, commandée par le sous-officier Pasquale Tajani, intervient immédiatement. Les militaires font irruption dans l'appartement et, avec beaucoup de précaution, essaient de ramener le calme. Mais Momodou est désormais en proie à une colère incontrôlable. Il ne veut pas entendre raison. Brandissant son couteau, il se jette sur l'un des deux carabiniers, le blessant, par chance, sans gravité. Quasi simultanément, de l'arme d'ordonnance que le militaire avait sortie par précaution, part alors un projectile qui touche en plein l'agresseur. Le Gambien meurt sur le coup. Reste à déterminer quelle étincelle a provoqué l'agression de cette femme par Jammeh : s'agit-il d'une tentative de violence à caractère sexuel ou y avait-il d'autres motifs à l'origine ? Momodou Jammeh était sans emploi. Dans l'immeuble de Sanbenedetto, quelques voisins disent l'avoir vu plusieurs fois agir de façon

suspecte. « Il ne vous regardait jamais dans les yeux, dit madame Antonia Ceglia, soixante-quatre ans, et souvent il semblait en état d'ébriété ». Les Ceglia sont une des rares familles italiennes qui vivent encore rue Ragucci, où les habitants sont désormais en majorité originaires d'Afrique noire.

Les Italiens sont tellement ignorants, pense Kati. C'est quoi comme pays la « Gambie » ? Un croisement entre la Gambie et la Namibie, probablement. C'est comme confondre la Vénétie et le Venezuela. Non pire, c'est comme confondre la Guinée et la Nouvelle-Guinée. Les Italiens sont tellement ignorants et provinciaux. Pourtant, à part les erreurs et les noms estropiés, la nouvelle est de taille, peut-être que Soulayman l'a déjà lue, je l'appellerai tout à l'heure, pense Kati. Momodou Jammeh voulait violer sa sœur ! Eh oui, car la femme qui vivait avec lui était sa sœur, va savoir pourquoi le journaliste ne l'écrit pas.

Alors c'est donc vrai que dans cette famille il y a quelque chose qui tourne pas rond. Kati l'entend dire depuis qu'elle est petite, quand elle était encore à Banjul, avant que tout le monde s'en aille. Avant que Campanise devienne *Gambianise*. Soulayman le lui avait dit plus d'une fois que, d'après lui, Momodou avait le hoquet dans la tête. Il voulait toujours rester tout seul. Quand on lui posait une question, une fois sur deux il répondait : « *Ase ke* », « peut-être », avec cet air d'oiseau soupçonneux, son double menton, les deux malheureux poils qu'il ne rasait jamais. Quand il était petit il était maigre et il avait déjà un double menton ; ce n'est pas pour rien qu'on l'appelait « le Pélican », *Kabookoo*.

Ousman, le boiteux de Sukuta qui fait le ménage à l'hôpital, a vu une fois le Pélican dans la salle d'attente du service de psychiatrie. Il ne lui a pas dit bonjour.

Kati le connaissait peu. Un salut, quelques phrases de circonstance, rien de plus. Et puis Momodou n'était pas toujours à Campanise. Il avait travaillé dans le

Nord, ou du moins c'est ce qu'on disait. Il était revenu depuis moins d'un an, pour vivre avec sa sœur et son beau-frère, qui cependant travaille à Surmano et n'est jamais là. Et en effet, quelle sale histoire ! Mais sa sœur... Yama. Ce n'est pas possible qu'elle soit restée tout ce temps sur le nuage du coucou ? Elle ne s'était pas aperçue que son frère voulait... Va savoir, peut-être même que ce n'était pas la première fois. Bon, maintenant, j'appelle Soulayman, pense Kati, et je lui demande s'il a déjà entendu parler de ce qu'a fait le Pélican.

Même si à présent tout le monde en a sûrement entendu parler, à Gambianise.

12.

8 février 2008, 10 h 51

Elle ouvre les yeux dans un lit qui n'est pas le sien. Dans la pénombre se détache la silhouette de meubles et d'objets inconnus. Tout est silencieux, ici aucun bruit de circulation ne monte de la rue.

Yama essaie de se dire que le cauchemar est terminé, mais elle n'y arrive pas. Quand elle était petite, souvent elle se réveillait chez sa tante, sans se rappeler comment elle y était arrivée. Alors elle imaginait qu'elle était une autre enfant et qu'elle avait rêvé sa vie précédente, pendant un temps qui lui avait paru long et qui en fait n'avait duré qu'une seule nuit. Elle restait allongée à se raconter cette histoire et, au fur et à mesure qu'elle avançait, elle réalisait que rien ne pouvait démontrer le contraire, rien ne pouvait l'empêcher de croire ce qu'elle voulait. Puis sa tante arrivait, écartait le rideau et lui disait, en caressant sa joue, que c'était l'heure de se lever.

Yama pense qu'une caresse l'aiderait bien maintenant encore à trouver la force

de sortir du lit. Quelqu'un qui lui dise que c'est l'heure, que le train n'attendra pas. Quelqu'un comme son frère qui autrefois, avant de partir au travail, passait sa tête par la porte de la chambre pour lui dire bonjour et laissait le petit déjeuner prêt sur la table de la cuisine.

Yama se met sur le dos et pleure, comme quand elle était enfant et qu'elle voulait se faire entendre des grands. Comme si les larmes pouvaient purger ses yeux de ce qu'ils ont vu, vider son corps et faire qu'elle se sente légère.

La lumière qui filtre à travers les volets indique que la journée a commencé depuis un bon moment. Marta doit déjà être sortie, elle a sûrement pensé que la meilleure chose à faire était de la laisser dormir. Marta est une bonne amie. Si elle n'avait pas été là, qui sait comment elle aurait passé la nuit, qui sait combien de fantômes elle aurait vus.

Mais maintenant Yama doit se lever. Affronter seule une maison inconnue.

Alors qu'elle cherche le courage de le faire, un bruit de vaisselle lui donne de l'espoir. Elle repousse la couverture et se dirige vers la cuisine.

Marta est assise à table, encore en chemise de nuit, les mains crispées sur une feuille. Yama lui évite l'embarras d'être la première à dire bonjour.

« Salut, pas au travail ?

– Pas aujourd'hui. »

Marta se lève et va vers elle à petits pas, comme si elle devait approcher une biche sans l'effrayer. Elle écarte les bras et la serre fort, puis la fait asseoir.

Yama jette un regard furtif vers la feuille posée sur la table et la retourne vers elle.

« Tu l'avais laissée sur le buffet, s'excuse aussitôt Marta. L'avocat m'a demandé de la lui lire, je ne voulais pas te réveiller.

- Quel avocat ?
- Un vieil ami à moi, quelqu'un qui peut t'aider. Je lui ai téléphoné hier soir et ce matin il m'a rappelée car la nouvelle était dans le journal.
- Dans le journal ? Et qu'est-ce qu'ils disent ?
- Une histoire absurde, complètement différente de celle que tu m'as racontée. Ils disent que Momodou avait un couteau et que...
- Moi, aux carabiniers, dire pas de couteau.
- Tu es sûre ?
- Oui, sûre.
- On t'a bien fait lire le document avant de te faire signer ?
- Oui, je crois oui, mais moi pas bien compris. Je voulais seulement partir.
- Ici, tu vois ? Ils disent : “Je ne peux pas exclure que mon frère n'ait pas caché près du lit une arme blanche, puisque je n'en ai jamais vérifié l'absence et que les différents couteaux se trouvant dans la cuisine étaient à son entière disposition, bien que lui-même ait tenu à plusieurs reprises des propos suicidaires.” »

Yama regarde la feuille stupéfaite, puis lève les yeux vers Marta. « Qu'est-ce que j'ai dit ? »

11.

7 février 2008, 13 h 16

Ils sont trois, le premier écrit, un autre pose les questions, d'un ton saccadé et d'une voix trop forte, comme quand quelqu'un doit expliquer quelque chose à un idiot. Le troisième entre de temps en temps dans la pièce, écoute quelques

phrases, parle à l'oreille de son collègue et sort à nouveau. Yama se ronge les ongles et sanglote.

« Alors, écoute, on recommence depuis le début, okay ? Nous savons que tu as téléphoné au 17, vers 10 heures ce matin, c'est bien ça ?

– Moi... je rappelle pas quelle heure.

– Bien. Et la raison de cet appel était que... »

Yama ouvre à peine la bouche mais reste silencieuse, le regard perdu.

« La raison, la raison de l'appel. » L'homme qui pose les questions s'impatiente, pointe l'index vers elle. « Pourquoi *toi*, il porte à l'oreille un combiné mimé avec ses doigts, tu as *appelé*, il se poignarde la poitrine avec son pouce, les *carabiniers* ?

– Parce que moi j'avais peur, mon frère en train de mourir.

– Voilà, bien. » Soupir de soulagement, comme face à la bonne réponse d'un élève ignorant. « Donc, c'est vrai qu'il voulait se tuer, c'est ça ?

– Pas tuer, il était mal, très mal, il voulait pas manger.

– J'ai compris. Mais cette histoire qu'il voulait se tuer a bien dû sortir de quelque part, non ?

– Je sais pas, je rappelle pas bien ce que j'ai dit.

– D'accord. Si tu ne te rappelles pas, il y a les enregistrements et nous allons les écouter, mais si tu le dis maintenant, c'est mieux, on comprendra plus vite ce qui s'est passé. »

Yama hoche la tête.

« Voilà, c'est bien. Alors maintenant il faut que tu m'expliques une chose. S'il ne voulait pas se tuer, tu nous as appelés pour quoi faire, nous les carabiniers ? Puisque tu nous as appelés, ça veut dire qu'il y avait un danger, autrement tu te

serais débrouillée toute seule, non ?

– Oui, oui, j’avais peur, lui dit que voulait mourir.

– Bien. » Il se tourne vers son collègue de l’autre côté de l’écran de l’ordinateur. « Tu as bien pris ça en note : “À plusieurs reprises mon frère avait tenu des propos suicidaires, etc.” On peut continuer ? Bien, écoute, il disait qu’il voulait mourir, mais comme ça, pour faire la comédie, correct ? Il n’y avait pas de vrai danger. On n’appelle pas les carabiniers seulement parce qu’un parent dit qu’il veut se tuer, on les appelle parce qu’on a des soupçons. Donc tu étais au courant de ce couteau, sous l’oreiller, peut-être qu’il l’avait même dit : “Je vais me tuer, je prends le couteau et je me tue”, un truc dans le genre ?

– Non, moi ça je savais pas, pas de couteau.

– Ah, vraiment ? Vous n’avez pas de couteaux chez vous ?

– Non, rien. »

L’homme se penche sur le bureau. « Même pas dans la cuisine ?

– Oui, dans la cuisine oui, mais ...

– Mais quoi ? Je t’ai demandé si vous avez des couteaux. » Il se tape le front avec deux doigts. « Il faut que tu réfléchisses bien à ce que tu dis, compris ? » Il s’avachit sur la chaise et souffle, comme pour éliminer sa déception. « Maintenant, écoute-moi bien : la cuisine, elle était fermée à clé ?

– Non, moi...

– Tu savais que ton frère voulait se tuer, mais tu laissais les couteaux à sa portée, c’est-à-dire qu’il pouvait les prendre à tout moment ?

– Il a pas pris de couteau.

– Peut-être que tu ne l’as pas vu quand il l’a caché. » L’homme qui pose les questions laisse échapper un ricanement sarcastique. « Tu n’étais quand même

pas toute la journée dans la chambre avec lui. Tu sortais de temps en temps, non ? Il pouvait aller dans la cuisine comme il voulait, quand il voulait.

– Je peux pas rester avec lui toute la journée, je dois faire les courses, payer factures.

– Donc, si ton frère voulait prendre un couteau, il savait où le trouver, il pouvait le cacher.

– Oui, oui, mais moi...

– Du calme, attends. Tu as bien pris note ? “L’hypothèse qu’une arme blanche ait pu être à la disposition de mon frère n’est pas à écarter, et cetera.” Bien, tu disais ?

– Moi, j’ai pas appelé parce qu’il a un couteau. Lui en train de mourir, mangeait pas, tombait par terre, mais ceux de l’hôpital m’ont dit appeler vous, et moi j’ai appelé. »

10.

7 février 2008, 12 h 00

La voici, la cloche de la mi-journée, pense Tajani. Il a entendu le tintement alors qu’il entrait à la caserne. C’était le mot qu’utilisait son grand-père : « mi-journée » au lieu de « midi ». Va savoir pourquoi ça lui est revenu à l’esprit. D’ailleurs c’est faux, pense-t-il, et un autre souvenir lui revient, sa maîtresse à l’école primaire qui lui dit : « Un jour dure vingt-quatre heures et est divisé en deux parties, la journée et la nuit. » La journée commence à l’aube et finit au coucher du soleil. Donc, les douze heures avant midi ne désignent pas la moitié de la journée mais la moitié du jour qui dure vingt-quatre heures. Le jour

comprend aussi la nuit. Et alors comment on fait avec « minuit » ? L'heure zéro (ou vingt-quatre) ne désigne pas la moitié de la nuit, mais le début du jour de vingt-quatre heures.

Quand il était petit, Tajani se cassait la tête avec des conneries de ce genre. Le fait est qu'il a entendu le tintement et que maintenant il pense : on est à la moitié du jour le plus important de ma vie. Si je joue les bonnes cartes, si le jeune tient le coup, si la Noire se cantonne dans son rôle de Noire, ce sera le jour le plus important de ma vie.

C'est drôle. Parfois on s'aperçoit qu'on pensait à une chose seulement après l'avoir dite. La pensée ne trouve pas de filtre et devient discours, au début c'est embarrassant, mais ça ne dure pas longtemps parce qu'ensuite on se sent libre. Et parfois, on s'aperçoit qu'on voulait faire une chose seulement après l'avoir faite. C'est le corps qui a décidé, il a ressenti un désir et l'a réalisé. Tajani n'avait pas de plan en tête, il n'avait rien décidé, il ne savait pas qu'il voulait agir jusqu'à ce qu'il ait agi, et ce n'est qu'après qu'il s'en est rendu compte. Mais maintenant que le vin est tiré, pense-t-il, il faut le boire.

Le plus important est que le jeune tienne le coup. Il est si pâle qu'il se confond avec le mur du couloir. D'ici peu il devra témoigner, tout raconter pour la première fois, la première de tant d'autres.

Une main sur son épaule, Tajani se retourne, c'est l'adjudant-chef.

« Courage, brigadier. Ça va aller. » Des mots prononcés les lèvres à peine entrouvertes. Ils sortent d'un coin de la bouche, sont moulus par les molaires comme des grains de poivre. Tajani traduit : Il *faut* que ça aille. Ce n'est pas un encouragement, mais un ordre. « Dites-le aussi au jeune, poursuit l'adjudant-chef. Traduction : c'est à vous de garder le contrôle sur Ciaravolo.

Vous ne pouviez pas faire autrement. Et rappelez-vous, mieux vaut un mauvais procès qu'un bel enterrement. »

Tandis que son supérieur s'éloigne, Tajani pense : si tout va bien, il n'y aura même pas de « mauvais procès ».

Si le jeune tient le coup.

Si la Noire se cantonne dans son rôle de Noire.

Belle phrase, quand même, celle de l'enterrement. Pas une nouveauté mais pleine de vérité.

Tajani s'assoit sur la chaise à côté de celle de Ciaravolo. Il lui parle à mi-voix. « Comment ça va ? Ça ne te fait pas mal, n'est-ce pas ? »

Il bredouille à voix basse, en bégayant, des phrases presque sans voyelles : « Non... »

En réalité il dit : *n-nh*.

« Ils m'ont mis que deux points. »

M-m qdeu paints. Avec un « p » qui fait un petit clic, un clic d'interrupteur.

« Tu vois que j'avais raison ? Un truc de rien du tout. Et rappelle-toi : mieux vaut une blessure qu'une condamnation. » Puis il se penche vers le jeune homme presque jusqu'à lui toucher l'oreille de ses lèvres. « Attention, caporal. Attention. »

9.

7 février 2008, 10 h 59

Gianni a toujours été quelqu'un de rationnel et de sûr de lui, jamais de sa vie il n'a eu une crise d'angoisse. Il est de ceux qui passent au crible et éliminent les

hypothèses une à une, avec méthode. Celle qui reste indique la ligne de conduite à suivre et Gianni la suit, sans hésitation, sans se tourmenter. S'il fait une erreur, il en évaluera l'importance, il passera en revue les pour et les contre et, sur cette base, décidera de poursuivre ou de changer de direction.

Gianni regarde sa montre. Un quart d'heure s'est écoulé depuis qu'il est sorti du bureau de tabac pour mettre le panneau « Je reviens de suite » et fermer à clé. La poste est ouverte jusqu'à midi et il doit envoyer une lettre recommandée. Un quart d'heure s'est écoulé depuis qu'il a vu Yama, la jeune Africaine, enfermée dans la voiture des carabinieri. Toute seule. Un quart d'heure s'est écoulé depuis que le carabinier lui a crié de dégager.

Gianni est revenu devant sa porte, il a mis le panneau, il a fermé, il a enclenché le pilote automatique et a filé vers la poste, à pied même si c'est loin. Prendre la voiture ne lui est même pas venu à l'esprit.

Tout en marchant, Gianni a évalué les hypothèses. Il s'est passé quelque chose de grave. Est-ce normal d'enfermer quelqu'un dans une voiture de patrouille, sans surveillance ? Est-ce qu'il a déjà vu une chose pareille ? Non il n'a jamais vu une chose pareille. Yama n'est pas une délinquante. Qu'est-ce qui se passe ? La jeune fille a dit quelque chose, mais Gianni n'a pas réussi à comprendre. Que font les carabinieri dans cet appartement ? Ça concerne le frère de Yama ? Ce qui est sûr, c'est que ça ne peut pas concerner son mari, il n'est jamais à la maison, il travaille à l'extérieur. Gianni sait que le frère de Yama est malade. Il a entendu parler de cette histoire, mais il n'y a pas fourré son nez. Gianni est le buraliste le moins curieux d'Italie. Si les gens veulent lui raconter des choses, bon, il les écoute. Mais s'ils ne veulent pas, Gianni ne demande jamais rien.

Une chose est sûre : la lettre recommandée peut attendre. Gianni ralentit puis

s'arrête. Il regarde autour de lui, il est devant le jardin public, une étendue de crottes de chien et de feuilles mortes que personne n'enlève. Assieds-toi, parce que sinon la tête te tourne. Assieds-toi sur un banc et réfléchis.

Gianni se demande qui appeler dans un cas pareil ? Les carabiniers non, sûrement pas. Ensuite ça lui revient : Marta, la fille de l'aide humanitaire. Celle de l'association qui travaille avec les immigrés. Marta est une amie de Yama. Oui, l'appeler elle, le faire le plus vite possible.

Mais pour trouver le numéro, il doit retourner au magasin.

Il regarde sa montre, depuis qu'il a mis le panneau, vingt minutes ont passé.

Quand il arrive au bureau de tabac, la rue est pleine de gens et de véhicules. Ruban blanc et rouge, des uniformes partout, une ambulance et une équipe de la télé locale.

Mais la voiture où était assise Yama n'est plus là.

8.

7 février 2008, 10 h 41

La portière de la voiture se referme, la serrure s'enclenche, mais au lieu de se mettre au volant, l'homme qui l'a accompagnée traverse le trottoir et disparaît de nouveau derrière le portail de l'immeuble.

Yama se dit qu'il a dû oublier quelque chose et en attendant de le voir revenir, elle se laisse aller, épuisée, sur le siège arrière. Elle prend une longue respiration, les battements de son cœur ralentissent, mais les voix à l'intérieur de sa tête dansent sur un autre tempo, au rythme de l'angoisse et du soupçon, elles s'enchevêtrent l'une à l'autre et il n'y a pas moyen de les mettre au pas.

Oui, appeler à l'aide était le bon choix, bientôt l'ambulance arrivera aussi et tout sera fini. Mais le coup de feu ? Ces gens-là ont tiré sur son frère, autrement quelle raison avaient-ils de ne pas la laisser entrer dans la pièce ? Mais elle a vu quand même, avant qu'ils la repoussent. Elle l'a vu, le sang sur les couvertures. Pourtant un coup de feu lui semble vraiment impossible, elle est tellement agitée qu'elle a dû se l'imaginer, une espèce d'hallucination, à cause de toute l'anxiété des derniers jours. Quel besoin y a-t-il de tirer ? Momodou est au lit, il ne bouge pas, en le tenant fermement à deux, ils peuvent le mettre dans l'ambulance sans problème, il est tellement faible. Mais on a beau être agité et fatigué, un coup de feu, ça ne s'invente pas. Une table de chevet qui tombe, ça fait un autre bruit. Et puis, elle l'a vu, le sang, non ?

Peut-être qu'ils lui ont tiré dessus par erreur, ils l'ont pris pour un autre, peut-être un criminel ou un clandestin. C'est sa faute, maudite imbécile, elle n'a pas préparé tout de suite les papiers, ou peut-être qu'il les a insultés, ils ont réagi et maintenant, pendant qu'elle attend comme une idiote dans une voiture garée, son frère est en train de mourir, ou il est déjà mort.

Oui, appeler les carabiniers était une erreur. Tout est sa faute.

Pourtant non, c'est mieux comme ça, si Momodou avait vu tout de suite les ambulanciers, il aurait sûrement commencé à faire l'idiot, il aurait dit qu'il allait bien, qu'il ne voulait pas aller à l'hôpital. Avec les carabiniers, on ne se permet pas ça, on en a peur, ils portent l'uniforme, une mitraillette, un pistolet.

Il a quand même fait l'idiot et ils lui ont tiré dessus.

Mais s'il était déjà mort, pourquoi l'ont-ils emmenée dans la voiture ? Pourquoi ont-ils parlé d'aller signer les papiers pour l'hospitalisation ?

Oui, oui, le coup de feu, elle se l'est imaginé, maintenant l'ambulance va

arriver et emmener Momodou à l'hôpital, pendant qu'elle va à la caserne pour signer ces papiers.

Mais en attendant le temps passe, il n'y a pas l'ombre d'une ambulance et le carabinier qui l'a accompagnée ne se montre toujours pas.

Dans la rue, vingt mètres plus loin, Gianni le buraliste passe le seuil de son magasin. Il a quelque chose en main, une feuille ou une pancarte. C'est peut-être le seul Italien qui tient encore une boutique à Gambianise. Il est gentil et il se sent bien dans le quartier.

Yama tire en vain la poignée de la portière, tape de la main contre la fenêtre, écrase plusieurs fois le bouton du lève-vitre, sachant déjà que ça ne fonctionnera pas.

Elle frappe sur la vitre avec ses poings, sent les larmes couler sur ses joues, crie à se casser la voix, jusqu'à ce que le buraliste se tourne vers elle, la reconnaisse et lui lance un coup d'œil interrogatif, comme pour dire : qu'est-ce qui se passe ?

Yama lui fait signe de s'approcher, mais il reste là, il semble ne pas comprendre, ou peut-être comprend-il trop bien qu'une femme en larmes dans une voiture des carabiniers ça ne peut signifier que des emmerdes. Il finit par bouger, se dirige vers elle et ce n'est qu'à ce moment que Yama se demande pourquoi elle l'a appelé, ce qu'elle pensait lui demander, quelle aide il pourrait jamais lui apporter.

Derrière la vitre, Gianni répète la question qu'il avait déjà posée du regard.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

Yama indique le portail de son immeuble, la fenêtre de chez elle : Monte chez moi, il y a Momodou qui n'est pas bien.

L'autre se retourne, lève le regard.

Un carabinier apparaît à la fenêtre. Yama reconnaît l'homme qui l'a enfermée dans la voiture.

L'homme crie quelque chose, balaye l'air avec son bras.

Yama tape encore contre la vitre, juste avant que Gianni ne lui tourne le dos.

7.

7 février 2008, 10 h 30

Le jeune tourne en rond et jure. Il n'a pas encore perdu la tête, il s'efforce de ne pas crier, mais d'ici peu il éclatera et on l'entendra jusque dans la rue.

« Tu peux me dire ce qu'on va foutre maintenant ? Qu'est-ce qu'on va en faire de celui-là ? Avec tout ce sang ?

– Ciaravolo, il faut que tu te calmes. »

Le caporal Ciaravolo presse ses joues de ses deux mains, les pouces vers le bas, les petits doigts touchent ses oreilles. Il tourne autour de son supérieur, il vacille.

« Merde qu'est-ce qu'on fout maintenant ? Comment on le leur raconte à...

– Je t'ai dit de rester calme, tu as entendu ? TU TE CALMES et TU TE TAIS pendant un moment, sinon on ne s'en sortira pas. »

Mais le caporal continue de brailler, d'une voix de plus en plus forte.

Le claquement de la gifle arrête tout, le manège devient silencieux, le monde pousse un soupir. Le brigadier Tajani attrape son collègue par les épaules, le secoue et dit à voix basse: « Ciaravolo, écoute-moi. On va s'en sortir. On va s'en sortir sans problème. Il faut juste raisonner. Tout s'explique. Tout s'explique, si

on est malins. »

Le jeune s'agite, sanglote, de fines gouttes descendent de ses yeux clos. « Regarde-moi, Ciaravolo. »

Une seconde, deux, trois. Le jeune lève les yeux. Il se force. « Pourquoi, Tajani, pourquoi tu as tiré ? Qu'est-ce qui t'a pris ? »

Une seconde, rien qu'une.

Durant cette seconde, Tajani cherche la réponse. Il la cherche sur le fil de l'eau d'un fleuve en crue, en équilibre sur un radeau qui s'enfuit. Il la cherche avec un râteau, ces râteaux dont le peigne est triangulaire et sert à balayer les feuilles, mais entre les dents il ne reste rien, tout passe à travers, et le radeau s'enfuit. Une seconde, rien qu'une.

« Nous devons regarder devant, pas derrière. » Le ton est ferme mais sans aspérités, l'attitude est paternelle. Du dos de la main, Tajani sèche les larmes sur le visage du jeune.

Le brigadier et le caporal n'ont que six ans d'écart. Autour d'eux, la chambre, les murs jaunâtres, le lit sans tête de lit, la tache sombre. Le corps est arqué sur le bord du lit, à moitié dessus et à moitié dehors, les talons frôlent le sol. Ils étaient en train de le déplacer quand Ciaravolo a fait sa crise.

« Mais comment on fait... pour... il y a la femme...

– La femme n'a rien vu. Et puis, Ciaravolo, c'est une Noire, elle parle à peine italien. Et *lui* aussi – Ciaravolo indique le corps – c'est un Noir. On la retourne comme on veut, cette histoire. Tu verras, si tu fais ce que je te dis on devient de vrais...

– ...héros, oui, bien sûr. » Le jeune ferme les yeux, il baisse la tête. « Je ne veux pas être un héros. Je veux seulement ne pas avoir honte.»

Tajani lisse sa barbichette et réfléchit. Usage légitime des armes. Le temps presse. À part la Noire, personne d'autre n'a entendu le coup de feu, sinon à cette heure-ci... Un moment, la Noire. La Noire dans la voiture, voyons si tout va bien.

La fenêtre donne sur la rue, Tajani se penche. Ah, mais qui... À côté de la voiture il y a un homme. La Noire est en train de parler. Tajani ouvre la fenêtre : « Eh, toi, qu'est-ce que tu cherches ? Cette femme est en état d'arrestation, dégage. Écarte-toi de la voiture, si tu ne veux pas qu'on t'arrête aussi. »

L'homme s'éloigne rapidement. Tajani ne s'attarde pas à regarder la Noire, il ferme la fenêtre. Et maintenant... Le jeune s'est assis au bord du lit, les coudes sur ses cuisses, le visage caché dans ses mains. Il sanglote doucement. « Ciaravolo qu'est-ce que tu fous ? Barre-toi de ce lit ! »

Ciaravolo se lève. Il reste peu de temps, il faut se secouer.

Le brigadier met la main droite dans sa poche, il sort son portefeuille, il cherche parmi ses papiers et billets de banque, il trouve une image colorée. Il l'agite sous le nez du jeune. « Tu le connais, celui-là ? »

Les yeux sont rouges et voilés, la voix n'est qu'un souffle.

« Qui ne le connaît pas ?

– Si tu le connais dis son nom.

– Padre Pio.

– Padre Pio, le saint de Pietrelcina. Je te jure sur Padre Pio qu'on va s'en sortir, tous les deux, et qu'on s'en sortira bien. »

Tajani lisse sa barbichette et réfléchit.

Usage légitime des armes.

Article 53 du code pénal.

N'est pas pénalement responsable l'officier ou sous-officier qui, à des fins

d'accomplir le devoir de sa charge, fait usage ou ordonne de faire usage des armes ou de tout autre moyen de coercition physique...

Le trou humide à côté du cœur.

...quand il y est contraint par la nécessité de repousser un acte violent ou de vaincre une résistance à l'Autorité et dans tous les cas d'empêcher...

Il faut faire vite.

Tajani ouvre la porte, deux pas et il est dans la cuisine. L'évier. Le plan de travail. Le tiroir des couverts.

Sans revenir dans la chambre, sans se retourner, sans même élever la voix : « Caporal, tu es blessé au bras. »

La voix de Ciaravalo arrive avec un léger retard, comme à la télé, dans les liaisons via satellite. « Quoi ? »

Tajani revient dans la chambre. Ciaravolo a des poches rouges sous les yeux, la mine allongée et la bouche ouverte. C'est comme si sa mâchoire, en tombant, entraînait tout vers le bas.

Ciaravalo voit que Tajani a quelque chose dans la main.

C'est un long couteau, à gros manche en bois sombre.

Le brigadier recule d'un pas et imagine la scène.

« Nous nous sommes approchés du lit, l'Africain avait un couteau sous l'oreiller. »

D'un mouvement rapide, il agrippe le bras droit du caporal. La lame lacère la manche et touche la peau. « Aïe ! Qu'est-ce...

– Du calme, caporal, c'est rien du tout. On ne peut pas s'en sortir mieux que ça. Mais tu dois faire ce que je dis, compris ? »

Tajani s'éloigne et rejoint le Noir mort.

« Il avait un couteau sous l'oreiller, il a sauté sur ses pieds, il a blessé le caporal Ciaravolo... »

Tajani attrape la main du cadavre, la serre sur le manche du couteau.

Dans son dos, le jeune chancelle, il fixe la coupure sur sa manche. Tajani revient près de lui, lui prend le menton, lui soulève la tête. « Regarde-moi. Tu dois faire ce que je dis. »

Il s'approche à nouveau du lit, il rouvre la main du Noir et laisse tomber le couteau.

« Il a blessé le caporal Ciaravolo, moi je me suis retrouvé l'arme au poing et j'ai tiré dans la *nécessité de repousser un acte violent*. »

6.

7 février 2008, 10 h 21:51

Yama trébuche, le coin de la table lui poignarde le flanc, elle bloque la douleur avec son bras et se précipite dans le couloir. Quelqu'un a tiré.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

Elle met un pied dans la chambre et un carabinier vient immédiatement au-devant d'elle, les bras écartés, comme pour l'empêcher de voir quelque chose. Yama fait un pas en avant, se met sur la pointe des pieds, tourne la tête de côté et voit Momodou, sur le lit, et une tache sombre sur les couvertures. Quelqu'un a tiré.

L'homme la repousse, avec le torse et une main, tandis que de l'autre il tire la porte derrière lui. Yama tente de résister, mais elle se rend compte qu'elle a les jambes molles, sans os à l'intérieur.

« Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

– Dehors, lui crie-t-il au visage, sors d'ici !

– C'était quoi ce coup de feu ? »

Elle voit encore la tache sombre sur les couvertures. Quelqu'un a tiré, il y a une odeur de brûlé et de sang. Puis la porte se ferme.

« Quel coup de feu ? C'est mon collègue qui a renversé la table de chevet. Il cherchait à attraper ton frère, mais celui-ci s'est débattu.

– J'ai vu du sang, je veux entrer. »

L'homme saisit la poignée de la porte avant que Yama ne réussisse à l'atteindre.

« Je te dis qu'il ne s'est rien passé, laisse-nous travailler.

– Je veux le voir! (Yama crie pour étouffer ses sanglots.) Vous l'avez tué !

– Tué ? Il dort. Arrête de hurler.

– Comment ça il dort ? Vous avez dit que lui s'est débattu.

– Oui, c'est exact, mais s'il te voit, s'il t'entend hurler, il s'énervera encore plus. Laisse-nous faire notre travail maintenant. Tu les as apportés, les papiers ?

– Non.

– Mais tu les as, hein ? Vous n'êtes pas des clandestins ?

– Non, non, c'est que j'ai entendu le coup de feu.

– Ça suffit avec ce coup de feu. Maintenant tu y vas, tu prends les papiers qu'on t'a demandés, ensuite tu te prépares et tu viens à la caserne, car nous devons signer les papiers pour faire hospitaliser ton frère. »

Yama ne bouge pas.

« C'est à toi que je parle, tu as compris ? »

Quelqu'un a tiré.

5.

7 février 2008, 10 h 21:46

Il y a différents mots et expressions : instant, moment, amen, tout s'est passé « en moins de temps qu'il n'en faut pour dire amen », et il y a les images, un battement de cils, un éclair, voire un clin d'œil, mais la fois où quelque chose se passe, la fois où quelque chose se passe *vraiment* « en moins de temps qu'il n'en faut pour dire amen », eh bien, l'expression ne vient à l'esprit de personne, personne n'a le temps de penser à des éclairs ni à des clins d'œil, parce que ce qui se passe le temps de dire amen se passe « en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire », en d'autres termes : les mots sont lents, les mots arrivent après.

Et en effet. Aucun des deux hommes n'a le mot à l'esprit. Pas tout de suite. C'est peut-être un cliché, mais la pièce semble tourner autour de la connerie qu'ils ont faite. Que *l'un* d'eux a faite. C'est peut-être un cliché, mais dans l'air il y a encore l'écho. L'écho du coup de feu. C'est peut-être un cliché, mais personne ne respire. Les deux carabiniers ont oublié qu'ils avaient des poumons. Le Noir, lui, est mort. La pièce ralentit, elle a effectué cent tours en une seconde. Dans le sens des aiguilles d'une montre, parce que le temps ne revient pas en arrière. Et c'est alors seulement que le voilà, le mot, sur les lèvres du plus jeune des deux : « Amen. »

Comme pour dire : à force d'insister, ça s'est finalement passé.

À force d'injurier les Noirs, tu en as buté un. Tu y tenais, hein, Tajani, tu y tenais à faire la connerie de ta vie.

Sauf que c'est aussi *ma* vie.

Amen. Comme pour dire : c'est la fin.

La messe est finie. Quant à partir en paix, vous pouvez *vous faire mettre*.

Au moment où la pièce s'arrête, du fait de la force d'inertie, Ciaravolo vacille.

« Tajani... qu'est-ce que tu as foutu, putain ? Tu l'as... tué. »

4.

7 février 2008, 10 h 17

La porte de la chambre n'est jamais fermée. De l'intérieur on dirait qu'elle l'est et pourtant entre le vantail et l'hubrisserie il y a toujours un entrebâillement, aussi étroit qu'une pupille de chat.

Quelques jours plus tôt, sous prétexte de faire le ménage, Yama a déplacé le lit de son frère, elle l'a poussé vers le mur, de sorte que l'ouverture offre à l'œil une image floue de couverture et de coussin. Suffisamment large pour voir Momodou et suffisamment étroite pour ne pas être vue.

Après le coup de fil, Yama n'a rien fait d'autre qu'errer sans but dans la maison et surveiller son frère, chaque fois qu'elle passait devant sa porte. Elle craint peut-être qu'il ait deviné quelque chose, qu'il disparaisse, qu'il tente une fuite impossible par la fenêtre du cinquième étage, ou peut-être même un suicide. Elle voudrait lire sur son visage, comprendre ce qui y est écrit, mais l'entrebâillement est trop étroit et sa vision n'est pas très nette.

Elle voudrait frapper à la porte, demander la permission d'entrer, sous un prétexte quelconque, mais elle a peur que son visage à elle ne la trahisse.

Elle n'est même pas sûre de pouvoir retenir ses larmes, tellement elle est fatiguée, fragile et remplie de tristesse.

Ils sont nombreux à le lui avoir conseillé. Son mari ne fait que le lui répéter, chaque fois qu'ils se parlent au téléphone et qu'elle lui dit que Momodou ne mange plus, ne se lève plus et ne parle plus. Il faut le convaincre de se faire hospitaliser. Et si on ne peut pas le convaincre, il faut l'hospitaliser quand même. Face à ses doutes, ils lui ont dit que l'emmener à l'hôpital n'est pas une trahison, que cela signifie respecter la réelle volonté de son frère. Il ne veut pas mourir. S'il voulait mourir, il se serait déjà tué. Il y a tellement de façons de le faire. Momodou ne veut pas se faire soigner parce qu'il ne comprend pas, il ne peut plus comprendre que ne pas se soigner, dans l'état où il est, signifie mourir.

Ainsi Yama l'épie-t-elle par l'entrebâillement d'une porte de peur que son visage et ses larmes ne trahissent sa trahison.

Le bruit de la sonnette la fait sursauter, elle manque de perdre l'équilibre et de tomber dans la pièce.

La voix dans l'interphone dit : « Carabiniers ! »

Des pas retentissent dans l'escalier. Yama se demande combien ils sont, on dirait une armée entière.

Ils sont deux. L'un pointe sur elle sa mitraillette, ou peut-être la tient-il seulement à la main, mais elle fait quand même deux pas en arrière.

L'autre dit : « Où est-il ? »

Yama entend grincer le lit dans la chambre de Momodou. Il les a entendus.

« Il est là, répond-elle. Mais ne vous inquiète pas, lui est très faible, toujours au lit. Il vous voit et vient, ça pas besoin. »

Elle montre la mitraillette et le carabinier qui l'épaule lui fait signe d'avancer d'un mouvement du canon.

Yama frappe deux fois à la porte.

« Momodou, c'est moi, dit-elle dans sa langue. Je t'ai apporté de l'eau. »

Par-dessus sa tête, une main pousse la porte pendant qu'une autre la saisit à la taille et la pousse sur le côté.

L'homme à la mitraillette pointe l'arme sur son frère.

« Ne bouge pas. Sors tes mains et pose-les sur la couverture. »

Momodou fait ce qu'ils disent, le regard terrorisé.

« Je prépare ses vêtements », dit Yama sur le seuil, s'efforçant de paraître calme. Elle entre dans la chambre et ouvre l'armoire.

Momodou lui demande ce que veulent les hommes en uniforme.

« Laisse tomber les habits, dit le carabinier. Mieux vaut que tu ailles chercher vos papiers à tous les deux, comme ça on voit tout de suite si vous êtes en règle.

– Oui, bien sûr, nous en règle, tous les deux.

– Toi, pendant ce temps, va les chercher, okay ? »

Yama acquiesce et court dans l'autre pièce.

Elle trouve tout de suite ses papiers, mais ceux de Momodou, où les a-t-elle mis ? Bizarre qu'ils ne soient pas là, tous ensemble, avec les siens et ceux de son mari. Elle sort le tiroir pour le poser sur le matelas et mieux regarder.

Quelque chose explose, tout près.

Le tiroir lui tombe des mains, Yama glisse sur les feuilles éparpillées au sol.

Quelqu'un a tiré.

3.

7 février 2008, 10 h 03

« Tu as entendu cette histoire ? Ils vont exhumer la dépouille de Padre Pio. »

Le barman met la cruche sous le tube à vapeur du percolateur, en un instant le jet fait monter le lait.

« Ah bon ? Pourquoi ? », répond le carabinier en uniforme, les deux coudes appuyés sur le comptoir.

« Bah, ils disent qu'il faut faire des contrôles... » Le barman verse le lait et la mousse dans la tasse, d'un lent mouvement du poignet, d'avant en arrière. L'écume veloutée couronne la boisson, blanche au centre et tout autour diaprée d'un anneau marron. Pasquale Tajani pense au périphérique de Rome : comment c'est déjà cette chanson de Venditti ? « *Vieni con me, amore / sul Grande raccordo anulare / che circonda la capitale / e nelle soste faremo l'amore* ».

Voici un cappuccino préparé dans les règles de l'art. Comme celui qu'il buvait à Rome, avant d'être muté en province, dans le trou du cul du monde. Deuxième cappuccino de la matinée, la voiture de patrouille est devant le bar, une roue sur le trottoir. Portière et porte du bar sont ouvertes, l'hiver est doux, l'air n'est pas mordant et le soleil brille.

Encore un jour de gloire, pense Tajani.

Encore un jour de merde. Comment se faire remarquer dans un endroit pareil ? À quels exploits peut-on bien rêver ?

« Des contrôles ? Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir à contrôler ? », intervient le plus jeune carabinier. Fernando Ciaravolo, classe 86. Bon gars, mais trop sympa. Trop sympa avec tout le monde. Même avec les Noirs.

« Il y a un professeur qui a écrit un livre », s'immisce l'Expert. Tous les bars ont un Expert des choses de ce monde. Il est là à n'importe quelle heure, on ne sait pas comment il réussit à joindre les deux bouts et tout le monde s'en fout : vis et laisse vivre.

L'Expert de ce bar s'appelle Ciccio Mondovì, dit « Monsieur je-sais-tout ». Tu peux demander n'importe quoi à Monsieur je-sais-tout et il te répondra. Il a toujours lu le bon journal, vu la bonne émission, parlé avec la bonne personne, et toujours « justement hier », « pas plus tard que ce matin », « tu parles d'une coïncidence ».

« Ce professeur, un juif, dit que Padre Pio fabriquait ses plaies lui-même avec de l'acide. Je l'ai entendu au journal télévisé. »

En fait, il n'est même pas nécessaire de poser une question : il suffit d'aborder un sujet et c'est comme faire tomber une pièce dans un juke-box. Juke-box ? Qu'est-ce que c'est ? C'est rien, un truc de quand j'étais gosse. Il fallait mettre des sous et ça jouait une chanson. Il y en avait un dans tous les bars, moi, j'ai encore eu le temps d'en voir.

« Et comme le livre de ce professeur, sûrement un communiste, a levé un drôle de lièvre, maintenant ils exhument la dépouille pour contrôler cette histoire de plaies.

– C'est un blasphème ! », dit Tajani. La nouvelle lui a gâché le rite du capuccino. « Padre Pio est un saint, on ne peut pas profaner sa tombe simplement parce qu'un communiste s'est réveillé un beau matin et a inventé...

– La radio », dit Ciaravolo. Il ne veut pas dire que le communiste a inventé la radio, mais qu'on les appelle. Le caporal indique la voiture arrêtée dehors avec une roue sur le trottoir.

« Va voir ce qu'ils veulent », dit Tajani.

Ciaravolo sort, les autres restent silencieux, personne ne reprend la discussion interrompue parce que Tajani a la tête de quelqu'un qui pourrait mordre le nez du premier qui oserait le regarder.

Ciaravolo revient. « À Sanbenedetto. Une femme a appelé, il y a chez elle un immigré, malade mental. Peut-être qu'il est en train de péter un câble, la femme ne parlait pas bien italien.

– Avec ces Noirs on ne sait plus à quoi s'attendre », dit le barman.

Tajani fait le geste de payer le capuccino (et le jus multivitaminé de Ciaravolo), mais l'homme derrière le comptoir lui fait un signe, *laisse tomber et pars, tu as des choses plus importantes à faire.*

Tajani salue et part, suivi du jeune.

Ils sont encore sur le seuil quand ils entendent la voix de Monsieur je-sais-tout : Figure-toi que justement hier à la radio ils disaient que...

2.

7 février, 9 h 39

C'est le jour des décisions sans appel.

Dans le dernier, très long coup de fil, Yama a promis à son mari que samedi, quand il rentrera à la maison, il ne trouvera pas Momodou. Il est malade depuis trop longtemps, il n'a rien avalé depuis des jours, il ne se lève du lit que pour aller dans la salle de bains et pour s'agenouiller sur le sol en direction de La Mecque. Elle en est sûre, elle le convaincra de se faire soigner, et si elle n'y parvient pas elle suivra le conseil de Marta : appeler une ambulance qui l'emmènera à l'hôpital, même contre son gré.

Elle a essayé de lui parler pour la énième fois, mais les phrases lui tombaient dessus comme des fruits dans un verger abandonné.

« Si ce soir tu ne manges pas, j'appelle l'hôpital. »

Il a jeté par terre son assiette de riz et s'est tourné de l'autre côté. Elle a ramassé un tesson souillé de sauce, elle l'a porté à son poignet, décidée à le menacer.

Puis elle a réalisé que les paroles lui manquaient même pour les menaces, elle a jeté le débris avec les autres. Elle est allée dans sa chambre et a même réussi à s'endormir, après avoir lutté pendant quelques heures avec les couvertures.

Aujourd'hui, c'est le jour des décisions sans appel. Yama allume son portable et compose le 15, en essayant de ne penser à rien.

Ils lui demandent son nom, son adresse et la raison de son appel.

Elle dit que son frère est malade, qu'il est en train de mourir.

Ils lui demandent d'être plus précise.

« Il ne mange pas depuis longtemps, il est toujours dans le lit. »

Ils lui demandent s'il a perdu connaissance.

Yama ne comprend pas.

« Si vous le secouez, il répond ? Il respire ? »

Yama répond que oui.

Ils lui demandent s'il est capable de se déplacer de manière autonome.

« Il va seulement aux toilettes.

– Écoutez, bougonne l'opérateur, expliquez-moi ce qui vous fait penser qu'une ambulance est nécessaire.

– Lui ne veut pas hôpital, ne veut pas médicaments, ne veut pas manger. Lui meurt. »

Ils lui demandent si son frère a une incapacité mentale certifiée.

Yama ne comprend pas.

« Je veux dire : il raisonne, il comprend ce qu'il fait, ce qui lui arrive ?

– Je pense non. Lui très triste. Il comprend plus.

– Écoutez, il faut appeler le médecin traitant, vous comprenez ? Le docteur, et qu'il voie votre frère. S'il pense que c'est nécessaire, il fera une ordonnance de traitement sanitaire obligatoire dans laquelle il est indiqué qu'il faut l'hospitaliser même contre sa volonté. Sans cette ordonnance, nous ne pouvons pas intervenir.

– Le docteur est déjà venu, dit Yama. Il a écrit les médicaments, mais lui les prend pas. Lui meurt.

– Écoutez, je regrette, mais pour nous ce n'est pas une urgence, vous comprenez ? Cependant si votre frère est dangereux, pour lui ou pour les autres, s'il menace de se tuer, alors vous pouvez appeler les carabiniers. Eux, sont tenus d'intervenir. »

Yama se fait donner le numéro de téléphone et le compose sur le clavier en essayant de ne penser à rien.

Ils lui demandent son nom, son adresse et la raison de son appel.

Elle dit que son frère est malade, qu'il est en train de mourir.

« Vous vous êtes trompée de numéro, dit l'opérateur. Il faut appeler l'ambulance, au 15.

– Lui est très mal, il veut mourir.

– S'il est malade il faut appeler l'ambulance. Am-bu-lan-ce. Numéro : 15.
Compris ?

– Lui veut pas ambulance. Lui veut mourir, il dit lui veut mourir.

– Excusez-moi, mais alors il n'est pas malade, il veut se tuer, c'est ça ? »

Yama pense à ce qu'elle va répondre, mais d'autres questions arrivent.

« Vous avez essayé de le tranquilliser ? Vous êtes sûre qu'il y a danger ?

– Si vous venez pas lui meurt, dit Yama avec un filet de voix.

– D'accord, bougonne l'opérateur, je vous envoie une patrouille. Donnez-moi votre numéro de téléphone et le nom indiqué sur la sonnette. »

1.

6 novembre 2007, 19 h 00

Il y a une demi-heure, Yama a rangé sa machine à coudre, elle a habillé et mis dans le carton le dernier poupon, a téléphoné à l'atelier pour dire qu'elle a terminé et qu'elle n'a plus de tissu. Ils passeront demain matin pour en apporter.

Maintenant elle cuisine, riz et viande pour deux personnes. Le *clic-clac* de la clé dans la serrure traverse le bourdonnement léger de la télévision. Yama entend les pas de son frère dans le couloir, des pas fatigués et maladroits, et les bruits habituels : Momodou enlève son blouson et l'accroche, il enlève ses chaussures de sécurité tout en restant debout, il pose les mains sur le radiateur tiède et expire par le nez, il ne dit pas un mot, n'entre pas dans la cuisine. Yama lui dit : « Salut », elle ne le voit pas encore, mais elle sait, elle connaît ce petit rituel. En ce moment, son frère a les yeux fermés et la tête basse, Yama comprend, la journée s'est mal passée. Momodou a honte et ne trouve pas les mots.

Quand Momodou était un homme serein, ses retours emplissaient la maison de joie. Les premiers temps, à Campanise, il passait parfois chez Gianni, le buraliste, il achetait des bulles de savon et il rentrait à la maison en soufflant, les bulles parfumées arrivaient dans la cuisine avant même qu'il enlève son blouson. Momodou riait, blaguait, achetait des petits cadeaux pour sa sœur, sa sœur qui travaillait à la maison et qui restait seule toute la journée, parce que son mari Joseph travaillait à Surmano et ne revenait que le samedi. C'était l'été où

Momodou travaillait à la campagne, il attachait les greffons avec ces élastiques en forme de montre qui se faufilaient partout, Yama les retrouvait dans les vêtements sales.

Puis Momodou est parti dans le Nord, pour travailler dans une usine de lunettes, et Yama est restée encore plus seule. Les premiers coups de fil étaient beaux, pleins d'histoires, sa voix était fatiguée mais joyeuse. Le travail est bien payé, disait-il. Les gens sont un peu fermés et méfiants, mais personne ne me traite mal.

Puis la voix est devenue plus fatiguée et moins joyeuse, tendue même, avec le temps. Au bout d'un an, c'était toujours Yama qui appelait. Elle lui demandait comment il allait et il répondait : « Comme d'habitude », et puis il se plaignait : le froid, le brouillard, des journées toujours pareilles. Et la solitude surtout. J'ai très peu d'occasions de parler avec quelqu'un, disait-il. Le soir je suis épuisé. En ville il y a une association de musulmans, mais ce sont des Pakistanais, et puis la ville est à vingt kilomètres de là où j'habite, dans la journée il y a des cars mais le dernier arrive un peu après dîner, puis basta, soit tu as une voiture soit tu te débrouilles. Une fois j'ai tardé et j'ai dû rentrer à pied, je suis arrivé au beau milieu de la nuit et à six heures j'étais déjà à l'usine. Inutile d'essayer de faire du stop : tu es noir, la seule voiture qui s'arrête a un gyrophare sur le toit. Parfois je vais dans les pubs du village, je bois une orangeade ou un jus de fruits assis au comptoir, mais personne ne m'adresse la parole.

« Et à l'usine ? » demandait Yama. Les collègues sont sympas, répondait-il, du moins presque tous, mais quand ils sortent de là ils s'enferment dans leurs maisons, avec femme et enfants. Des petits mondes aux portails fermés, et puis à l'usine tu es un collègue, mais dehors tu es juste un nègre.

« Je viens te voir », disait Yama. Mais il lui a toujours dit : « C'est un endroit qui rend triste, et je suis déjà assez triste pour nous deux. De toute façon d'ici peu, je descends pour les congés ».

Et quand il est revenu, il allait mieux, il était content de passer du temps avec elle et Joseph, mais la veille du retour ses yeux changeaient, au fil des heures il se recourbait, et quand il montait dans le train c'était comme s'il portait une malle sur son dos. Une malle pleine de pierres.

Yama pense qu'aussi, c'est un peu son problème à lui, Momodou a toujours été timide, mais ensuite elle essaie d'imaginer ce que c'est que de vivre là-haut dans le Nord. Elle n'y a jamais été, mais à la télé elle a vu les défilés contre les étrangers, et ce monsieur gros et moche, avec ses lunettes épaisses et son grand manteau déformé, qui hurle toujours des choses terribles. Des choses qui lui donnent des frissons.

Le dîner est prêt. Riz et viande pour deux personnes, mais son frère s'est enfermé dans la chambre.

En mars l'usine de lunettes a fermé et Momodou a perdu son emploi. Il n'a pas cherché de travail dans le Nord, il était fatigué de rester seul. Il a décidé de revenir à Campanise. Il voulait travailler ici, mais il a été malade, il a fait une dépression, c'est ce qu'ont dit les médecins. Ils lui ont donné des gouttes, mais Yama pense qu'il a arrêté de les prendre. Il parle de moins en moins, il mange de moins en moins, mais il doit trouver un travail, autrement son permis de séjour va expirer, et il n'est pas question de retourner en Gambie, impossible de vivre là-bas. Mais où trouver la force de chercher un travail quand on mange comme un moineau ? Dans quel état se présenter au patron, à l'agence, à l'homme qui vient piazza Crispi dans sa camionnette ? Qui va te donner un travail si tu

ressembles à un mort ?

Yama entend Momodou sortir de la chambre pour aller aux toilettes. Mon pauvre frère, qu'est-ce que je peux bien faire pour que tu te sentes mieux ?

0.

14 août 1990, 9 h 00

Elle ouvre les oreilles dans un lit qui n'est pas le sien. Derrière la porte, les voix étouffées de Momodou et de tante Baba. Lui est déjà levé depuis un moment et comme d'habitude il voudrait réveiller aussi Yama, car tout seul il s'ennuie, les enfants du quartier ne lui sont pas très sympathiques, mais sa tante lui répète qu'on est vendredi, que l'école est fermée, que si sa sœur a encore sommeil, elle a le droit de continuer à dormir.

Les voix s'éloignent, Momodou fait semblant d'être convaincu et sort jouer dans la rue. Il lui reste encore du temps pour quelques détails, la vraie vie de cette autre petite fille qui rêve d'être Yama et à qui il semble, lorsqu'elle se réveille, qu'elle est dans un lit qui n'est pas le sien.

Puis Momodou, comme chaque vendredi, grimpe sur le rebord de la fenêtre, ouvre les rideaux et commence à chanter.

A la fin de son couplet, il saute et va s'asseoir sur le lit.

« J'ai attrapé une grenouille jaune, tu veux la voir ?

– Plus tard. » Yama se tourne de l'autre côté, comme si elle voulait vraiment dormir encore.

« Pourquoi plus tard ? Je l'ai ici dans la main, peut-être qu'après elle s'échappera.

– Si elle s'échappe dans mon lit, j'appelle ma tante et je lui dis que tu m'as réveillée.

– Allez, Yama, elle est très belle. Je fais payer dix *bututs*, pour la montrer, mais pour toi c'est gratuit.

– Dix *bututs* ? » Yama se tourne à nouveau et redresse la tête.

« Ce n'est pas vrai.

– Ma tante voulait m'en donner vingt si je la remettais dans le fossé. Mais j'ai refusé. Avec une bestiole pareille, j'en gagnerai au moins le double. »

Il tend ses mains qui emprisonnent l'animal, vers le menton de sa sœur et laisse la grenouille faufiler son museau entre ses doigts. On dirait un anneau d'or serti de deux pierres noires.

« Elle est belle, dit Yama émerveillée. Mais qui te les donnera, les dix *bututs* ? Soulayman ? Sa cousine Kati ? Daoud ?

– Non, à eux je ne la montrerai pas. » Momodou retire ses mains et les serre contre son cœur. « Ils m'appellent toujours Pélican, ils m'énervent.

– Et alors à qui ? À George ? À Mary ?

– Eux aussi ils m'appellent comme ça.

– Et tu leur as dit d'arrêter, non ?

– Je leur ai dit : “Je ne m'appelle pas Pélican”. Mais eux ils n'entendent que le dernier mot et ils se moquent : “Pélican ! Pélican !”, ils battent des bras, gonflent le cou et se mettent à chanter cette histoire du goéland stupide qui s'est transformé en pélican. »

Yama rampa sur les couvertures pour aller s'asseoir à côté de son frère.

« Alors tu dois changer la chanson.

– Et comment je la change ? C'est l'histoire qui est comme ça, et la chanson

aussi, et c'est tout.

– Vraiment ? » Yama prend son temps. « Tu es bien sûr ? » Puis elle saute du lit et commence à courir dans la chambre en battant des bras. « Tu la connais celle du goéland intelligent ? Celui qui se fait faire un sac sous le bec pour porter plus de poissons ? »

« La voici, tu l'entends ? dit le grand-père. C'est la cloche de la mi-journée. Allons-y, ta grand-mère va bientôt mettre la table.

Le grand-père et Pasquale n'ont pas vu le temps passer. Pendant combien de temps étaient-ils restés sans parler en haut de la colline ? Une demi-heure, peut-être. L'un à côté de l'autre, à regarder l'étendue d'arbres, le moutonnement du bosquet, le vert qui s'éloigne et qui au fur et à mesure s'éclaircit, et l'azur intense du ciel. Pasquale aime ce coin des Apennins et il aime passer le mois d'août avec ses grands-parents, tous les ans, comme cela a toujours été depuis le début de son monde. C'est ce qu'il aime, cet été particulièrement, car en septembre il entrera au collège.

Grand-père est si vieux, il a presque quatre-vingts ans et il s'aide d'une canne, pourtant il marche vite, même en descente, et même quand le soleil tape la veille du 15 août, même avec son chapeau de paille tout usé et percé sur le dessus, mais il ne veut pas en changer car il le porte depuis longtemps. Il est rapide, grand-père Amedeo, mais pas autant qu'un jeune garçon, et Pasquale pourrait le dépasser mais il reste derrière lui parce qu'il veut le regarder. Il aime le voir affronter la colline avec son air martial, comme si c'était à chaque fois une expédition, un raid, une mission de sauvetage. Oui, Pasquale voit tout de la sorte, il a la tête pleine de rêves et d'aventures, de films de guerre et d'« illustrés »

(c'est le mot qu'utilise le grand-père), d'histoires de détectives et de criminels et d'images très colorées des *Tout l'Univers* que grand-père achetait à papa lorsqu'il était petit.

Et des souvenirs de famille, surtout. Grand-père a fait la guerre en Afrique, il en a même fait deux, d'abord contre le Négus puis contre les Anglais. Durant l'été, Pasquale passe des après-midi entiers à écouter les récits africains d'Amedeo Tajani, sous-lieutenant des chasseurs alpins et héros du bataillon Uork Amba. Dans la tête de Pasquale, les Apennins du Molise se transforment, ils deviennent Afrique, mont Agher Bacac, le sommet Forcuta, le Dologorodoc.

Grand-père achète tellement de journaux. Le marchand du village ne commande certains titres que pour lui.

Dans ces pages, depuis quelques jours, Pasquale suit un fait divers, une fille assassinée à Rome, dans la ville vidée par les vacances. Elle s'appelait Simonetta, elle était belle, les journaux publient tous la même photo, Simonetta en maillot de bain sur la plage. Pasquale n'est encore jamais allé à Rome, même si c'est à portée d'escopette (un autre mot de grand-père : « escopette »), de l'autre côté de la montagne. Les enquêtes criminelles le passionnent, il voudrait aller à Rome et enquêter lui aussi, découvrir qui a tué Simonetta, la venger. Il voudrait devenir un héros, brûler les étapes qu'il lui reste à franchir. Mais il n'est pas stupide, il sait qu'il est trop tôt et qu'il faut donner du temps au temps. L'important, désormais, c'est d'entrer au collège.

« Pasqualino, mais qu'est-ce que tu fais planté là ? » lui demande son grand-père qui entre-temps est arrivé en bas et s'est aperçu que le jeune garçon ne le suivait plus. « Tu es dans la lune ? Allez, on va manger. »

Pasquale retrouve ses esprits, jette un dernier coup d'œil aux collines qui

l'entourent et reprend enfin sa marche.

À Mohamed Cissé